

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Band: - (1993)

Heft: 17

Buchbesprechung: Comptes rendus = Buchbesprechungen = Recensioni

Autor: Barbone, Roberto / Müller Farguell, Roger W.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS / BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONI

La letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo, a cura di Jean-Jacques Marchand, Torino, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, XXXIV/640 pp.

Les chercheurs en littérature comparée qui s'intéressent à la diffusion d'une langue par l'intermédiaire de ceux qui l'écrivent au-delà de ses frontières linguistiques trouveront dans ce livre une abondante documentation sur un sujet encore peu exploré, et par là-même susceptible de fournir maintes occasions de réflexions méthodologiques et de recherches originales.

Publié sous la direction de Jean-Jacques Marchand, professeur de littérature italienne à l'Université de Lausanne, en collaboration avec la Fondazione Giovanni Agnelli de Turin, l'ouvrage contient les textes réélaborés des cinquante-deux conférences et communications prononcées à l'occasion du Congrès international "La letteratura dell'emigrazione di lingua italiana nel mondo", qui a eu lieu à l'Université de Lausanne du 30 mai au 2 juin 1990¹.

La première partie est consacrée aux bilans critiques ainsi qu'aux approches globales d'un pays ou d'une période littéraire, de la Renaissance à l'époque contemporaine; la deuxième est réservée à des études monographiques. A la fin du volume, une très vaste bibliographie, un index des noms de personnes et des lieux cités ainsi qu'une notice sur les auteurs des conférences et des communications complètent utilement l'ouvrage.

La question fondamentale posée implicitement par le titre du volume est de savoir si les textes écrits par des émigrés peuvent donner naissance à une véritable littérature, ou si le phénomène de l'émigration, et par conséquent les éventuels produits culturels qui en émanent, relèvent essentiellement d'intérêts sociologiques ou économiques. Si l'on admet toutefois qu'un tel corpus de textes puisse accéder à la dignité d'objet littéraire, encore serait-on tenté de le reléguer dans les genres dits mineurs, avec les jugements négatifs à priori qui risquent de s'ensuivre.

Aussi, une des importantes contributions de cette publication sur le plan méthodologique a été la mise en évidence et l'évaluation critique des circonstances particulières qui ont poussé un certain nombre d'émigrés à se faire écrivains; les résultats de cette analyse montrent une multitude d'implications certes sociologiques et économiques, mais aussi politiques et historiques, avec des

conséquences parfois marquantes sur le plan existentiel; ainsi le recours à l'écriture, qui fait état d'intérêts culturels les plus variés et révèle des aspirations humaines, voire humanistes les plus légitimes, est le moyen par lequel l'homme-écrivain prend conscience de lui-même et affirme sa volonté de s'affranchir du statut de simple homme-émigré, désorienté, déraciné et anonyme.

L'ouvrage essaie de définir les critères de valeur que l'on peut raisonnablement appliquer à ce genre de littérature; il insiste sur l'intention littéraire, et non uniquement utilitaire, qui motive ce genre d'écrivains; il ne s'agit nullement ou pas seulement de littérature *sur* l'émigration, mais bien de littérature *de* l'émigration, et mieux encore, d'écrivains d'expression italienne dans le monde; c'est ainsi que des écrivains suisses du Tessin et des Grisons italophones, qui connurent une forte émigration au XIX^e siècle, trouvent leur juste place dans ce nouvel horizon linguistique.

De la rencontre, parfois du choc de deux cultures, celle d'origine et celle du pays d'accueil, naissent dans la production littéraire des émigrés des valeurs à proprement parler "interculturelles", qui sont source d'évolution personnelle et sociale hautement formatrice. L'expression littéraire s'adapte avec souplesse, parfois avec hardiesse aux réalités nouvelles et aux idéaux novateurs des migrants: elle peut se faire volontairement polymorphe dans ses structures sémantiques et syntaxiques, n'hésitant pas à insérer dans un même texte des segments entiers de phrases construites dans les différentes langues qu'utilise couramment l'émigrant, selon les rapports émotionnels qui se sont établis entre le concept et sa réalisation écrite; elle peut avoir recours, d'une manière plus exceptionnelle, à un style strict et élevé. Ainsi, la nécessité de s'habituer à penser et à s'exprimer d'après des références et des expressions issues de contextes culturellement différents exige de la part de ce nouveau type d'écrivain un effort stylistique qui l'incite à chercher tant dans les classiques italiens que dans les productions littéraires du pays de résidence les modèles d'écriture capables de s'intégrer à sa vision désormais pluraliste de la culture.

Cette démarche propédeutique de l'émigrant manifeste son intention ferme et courageuse de s'émanciper non seulement de ses conditions matérielles, mais aussi d'un asservissement aux racines linguistiques, quelles qu'elles soient. L'utilisation raisonnée qu'il fait d'une langue ou d'une autre, d'une forme expressive pure ou contaminée lui permet autant de cibler un public déterminé que de s'extraire du carcan des tournures usuelles et des expressions courantes. Il est très vraisemblable qu'il faille attribuer à cet état d'esprit la présence de stylèmes peu conventionnels, et non, comme une critique rigoriste pourrait l'affirmer trop hâtivement, à la carence d'une formation littéraire cohérente, voire traditionnelle de bon nombre de ces écrivains.

Car le lien naturel qui consiste à penser dans une langue et à s'exprimer dans cette même langue a été brisé chez tous ceux qui ont vécu la transformation fondamentale des structures intimes de l'individu qu'entraîne l'expérience de l'émigration. Une nouvelle manière de vivre et de penser ne trouve plus auto-

matiquement dans une seule langue le réflexe spontané de l'expression. Les interférences se font multiples et complexes, révélant de nouvelles dimensions affectives. D'ailleurs, bien qu'étant incontestablement un enrichissement sur le plan de l'évolution personnelle, l'émigration peut engendrer un intense conflit intérieur, qui se traduit par une conscience tourmentée d'appartenir à une culture et à une autre, d'être soi-même et en même temps un autre, dont la thématique s'avère particulièrement féconde.

Phénomène mondial par son extension géographique (quatre des cinq continents nous fournissent des exemples probants d'une présence culturelle italienne de valeur, l'Amérique du Nord et du Sud, l'Australie, l'Afrique et bien sûr l'Europe, avec sa myriade de particularismes régionaux), l'expansion de la littérature italienne de l'émigration dans le monde autorise, selon les mots mêmes de Vittore Branca, les hypothèses les plus prometteuses: "Siamo ormai veramente a una letteratura italiana dei continenti, simile alla letteratura francese *d'outre-mer* o alla letteratura inglese, se non britannica [...] siamo alla vigilia di nuove espressioni e di nuovi espressionismi letterari; un po' come, nel secolo scorso, la letteratura italiana ha creato una letteratura al di là dei confini tradizionali della lingua letteraria toscana" (pp. XXI-XXII).

D'ailleurs, l'intérêt que les nombreux chercheurs présents au Congrès ont porté à ce type de production littéraire laisse supposer que celle-ci est destinée à s'amplifier, mais surtout à faire progressivement son entrée dans les milieux académiques: à cet effet, la Section d'Italien de l'Université de Lausanne, en collaboration avec les participants du Congrès, a créé en 1992 un centre de documentation sur ce type de littérature; les informations bibliographiques sont recueillies dans une banque de données (appellation "BASLIE": Banca dati sugli scrittori di lingua italiana all'estero) que l'on peut consulter par voie informatique internationale.

Roberto Barbone

- 1 Index des conférences et communications: PRIMA PARTE, UNA PROSPETTIVA GLOBALE. EUROPA: S. Widłak, *Gli italiani nella Cracovia rinascimentale e i loro scritti letterari*; R. Luciani-Creuly, *Gli emigrati del Risorgimento: poesia dell'esilio*; J.-J. Marchand, *Un'antologia ideale della letteratura dell'emigrazione di lingua italiana in Svizzera*; G. Madrassi, *Riflessi e immagini quotidiane nella narrativa degli emigrati italiani in Svizzera nell'ultimo trentennio*; R. Franceschini, *Letteratura ed emigrazione italiana in Svizzera: generazioni a confronto*; J.-C. Vegliante, *Italiani trasparenti: la letteratura d'emigrazione in Francia tra impostura e dimenticanza*; S. Vanvolsem, *La letteratura italiana in Belgio: tre lingue, tre culture e più generazioni*; G. Chiellino, *Continuità e alternativa alla letteratura nazionale italiana. Autori italiani nella Repubblica federale tedesca*; S. Turconi, *La letteratura degli italiani in Jugoslavia e i suoi emigrati*. AMERICHE E AUSTRALIA: R. Viscusi, *La letteratura dell'emigrazione italiana negli Stati Uniti*; A. Franceschetti, *Aspetti e motivi degli scrittori italiani in Canada*; C. Voltolina Kosseim, *Letteratura d'emigrazione in Québec*; S.M. Gilardino, *Soluzioni narrative e stilistiche della letteratura dell'emigrazione italiana a Montréal*; A. Hohlfeldt, *La*

letteratura di lingua italiana in Brasile; E. Franzina, *Brasile: fra storia e romanzo*; M.E. Badin, *Poesia e non poesia nelle voci degli emigrati italiani in Argentina*; G. Rando, *La narrativa italo-australiana: 1965-86. SECONDA PARTE, LE OPERE DEGLI EMIGRATI: EUROPA, AMERICHE, AUSTRALIA E SUDAFRICA. SVIZZERA*. P. Gir, *La solitudine di Silone*; S. Martelli, "A mani vuote"; Saverio Strati e l'emigrazione meridionale; R. Mordenti, *La poesia di Leonardo Zanier: dal Friuli all'Europa alla ricerca di un nuovo volgare*; A. Vollenweider, *Alice Ceresa: scrittrice ticinese a Roma*; G. Mascioni, *A proposito di un'emigrazione impropria*; S. Marengo, *Esodo, la strada dell'uomo?*; G. Finocchiaro Chimirri, *Parola di Franco Enna*; G. Orelli, *La pentecoste di Sandro Beretta*; G.A. Papini, *La poesia di Carlo Zanda*. FRANCIA, BELGIO E LUSSEMBURGO: A. Samec-Luciani, *Visioni dell'emigrazione nell'opera narrativa di Beniamino Joppolo, 1906-63*; M. Bastiaensen, *Mario Mazzolani tra Ferrara e Anversa*; W. Geerts, *Le nostalgie di Franco Prete*. GERMANIA: C. Abate, *In margine all'antologia "In questa terra altrove"*; I. Amodeo, *Gino Chiellino: fra collettività e individualità*; P.M. Sipala, "Germania, Germania": *poesie dell'emigrazione di Stefano Vilardo*. JUGOSLAVIA: S. Roić, *Eros Sequi, impegno e scrittura*; V. Glavinić, *La terra natia e il paese di appartenenza come motivo poetico nell'opera di Eros Sequi, Giacomo Scotti e Alessandro Damiani*. STATI UNITI: B. Borrata D'Angelo, *Memoria e scrittura di Michele Pane, calabrese d'America*; F. Di Biagi, *Emanuel Carnevali: un "American Poet"*; G. Galzerano, "America! America!": *la testimonianza di un emigrato calabrese*; T.M. Lazzaro, *L'essere doppio al di qua e al di là dell'Atlantico: l'esperienza di Luigi Fontanella*; L. Fontanella, *Poeti italiani espatriati negli Stati Uniti: il caso di Joseph Tusiani*; M.C. Pastore-Passaro, "La parola difficile, Autobiografia di un italo-americano"; F.M. Iannace, *La scoperta dell'America come scoperta di se stessi*; V. Esposito, *Giuseppe Gualtieri poeta e narratore*; F. Flammini, *Nino Caradonna e la religiosità della sua poesia*. CANADA: A. Principe, *Da Cabotia; pancakes e vino*; M. Kuitunen, "Città senza donne" di Mario Duliani; F. Salvatore, *La quinta colonna inesistente: ovvero l'arresto e la prigionia degli "italianesi" in "Città senza donne"*; J. Costa, *Il pellegrinaggio letterario d'un emigrato nelle poesie di Giovanni Costa*; A. Verna, "Il ciclo degli emigranti" di Maria J. Ardizzi: *fra utopia e negazione*. AUSTRALIA: A. Luzi, *Espressionismo linguistico ed emarginazione sociale: la scrittura di Rosa Cappiello*; P. Genovesi, *Poeti emigranti, poeti emigrati: la poesia di Lino Concas*; John A. Scott, *Il caso Strano: esperienze poetiche ed esperienze prosastiche*. SUDAFRICA: A. Mariani, *Amarezza e "pietas" nella lirica di Giancarlo Mattana*.

Stefania Martini, *Per la fortuna di Dante in Francia. Studi sulla traduzione della "Divina Commedia" di Lamennais*, Agnano Pisano-Pisa, Giardini, 1989, 262 pp.

Stefania Martini, *Un interprete romantico di Dante, Varianti e stile della "Divine Comédie" di Lamennais*, Agnano Pisano-Pisa, Giardini, 1991, 136 pp.

Une étude de très haute qualité philologique a paru en deux volets et à distance de deux ans sous forme d'une analyse détaillée de la traduction de la *Divina Commedia* de Dante Alighieri par F.R. Lamennais.

Publiée à titre posthume en 1855, l'oeuvre suscita chez les lecteurs français de nombreuses réactions polémiques, comme du reste l'avait fait précédemment l'orientation politique, religieuse et philosophique du célèbre pamphlétaire.

Dans le chapitre I, "Lamennais traduttore di Dante nella storia della critica", S. Martini relève que si la traduction fut négligée des uns, comme Scartazzini ou Le Hir au XIX^e siècle, influencés peut-être par une certaine opposition à l'esprit réformiste de Lamennais ou par leurs propres conceptions sur le style et l'art de traduire, elle devint peu à peu l'objet d'une vive admiration chez des érudits comme Derôme, ou Pézard au XX^e, pour la puissance de l'expression et la fidélité exemplaire à l'original, malgré les imperfections d'une oeuvre dont la technique d'élaboration était encore en devenir; cette *Divine Comédie* devra cependant attendre la deuxième moitié de notre siècle pour que s'apaisent les jugements hostiles ou enthousiastes sur le polémiste et que la critique littéraire, désormais aguerrie aux travaux historiques et philologiques, s'attache à mettre en valeur l'originalité du penseur et le talent du traducteur.

En effet, sans nécessairement prendre position sur les idées de Lamennais, la critique contemporaine approfondit la discussion strictement philologique, en faisant remarquer tour à tour le raffinement lexical, la sensibilité euphonique, la fidélité au texte, l'énergie du style, comme autant de qualités qui distinguent cette traduction des expériences menées par ses précurseurs. La présence d'un vocabulaire archaisant, le choix fréquent du mot-à-mot pour rester le plus près possible du texte de Dante, avec pour conséquence le recours à des inversions, habituelles dans la langue italienne, mais perçues comme moins naturelles dans la langue française, constituent quelques-uns des procédés qui sont à l'origine de l'adhésion ou des réserves exprimées par les lecteurs depuis sa parution.

En outre, un spécialiste de Dante comme A. Pézard aurait le premier attiré l'attention des chercheurs sur la nécessité d'évaluer le texte de la *Divine Comédie* également à la lumière des sources italiennes utilisées par le traducteur et l'ayant influencé, avant de hasarder tout jugement péremptoire; c'est une mise en garde qui reflète une démarche liée à des préoccupations philologiques, et qui a pour but une observation aussi objective que possible des faits et dénuée de tout emportement passionné.

Dans le chapitre II, "L'italiano di Lamennais e il suo incontro con Dante", S. Martini mentionne les textes classiques italiens et les manuels utilisés par

Lamennais pour l'apprentissage de cette langue; ces ouvrages figurent dans l'inventaire que l'illustre Français, en proie à des difficultés financières, établit en 1836 pour la vente de sa bibliothèque. Utile comme simple recensement des oeuvres italiennes possédées par Lamennais, cette compilation est accompagnée d'une étude montrant les différentes étapes de son initiation linguistique et les premiers exercices de traduction des grands classiques italiens comme moyen privilégié de pénétrer l'esprit de cette langue et de déjouer les pièges que sa grammaire tend à tout débutant. Une attention spéciale est vouée aux éditions de Dante consultées par Lamennais.

A partir du chapitre III, "La *Divina Commedia* e le *Paroles d'un croyant*", et jusqu'à la fin du premier ouvrage, S. Martini se consacre à la comparaison strictement linguistique du modèle italien et de sa version française, faisant remarquer l'exceptionnelle habileté de Lamennais à réélaborer en français les particularités stylistiques de l'original, de même que sa profonde connaissance de la pensée de Dante. Nous renvoyons le lecteur à une liste impressionnante d'exemples relevés par la philologue italienne.

L'exégèse comparée de la *Divina Commedia*, de sa version française et des *Paroles d'un croyant* montre en particulier une tendance chez Lamennais à emprunter, en les transformant, les expressions de Dante pour les intégrer dans sa propre pensée philosophique, donnant vie à un lyrisme enfiévré, sans toutefois que celui-ci ne prenne la forme d'une imitation lexicale ou thématique servile:

Se di dantismo lamennaisiano si può parlare nelle *Paroles*, questo deve essere ridimensionato ad affinità assai stemperate di natura tonale e simbolica – violenza e soavità, invettiva e inno, allegoria e contrappasso – e non testuale né strutturale. (p. 92)

Le chapitre IV, "L'attività di Lamennais negli anni 1834-1854. Datazione della *Divine Comédie*", est consacré à une description des activités politiques, littéraires et philosophiques de Lamennais durant ces deux décennies. L'analyse de la *Correspondance* permet à S. Martini de cerner l'intérêt qu'il portait à la culture italienne ainsi que les conditions matérielles et spirituelles qui ont pu déterminer la genèse et la chronologie de la traduction. En outre, cette période se révèle féconde pour Lamennais en relations culturelles et en collaborations diverses qui lui ont servi à la fois de miroir critique face aux choix stylistiques de sa traduction et d'intermédiaires efficaces dans ses recherches bibliographiques.

Dans le chapitre V, "Dall'autografo al testo a stampa", l'observation graphologique des différentes sources manuscrites ainsi que l'examen des erreurs de leçon et des corrections permettent de formuler des hypothèses, soutenues par d'abondants exemples, sur l'évolution du texte à partir des multiples phases autographes et apoglyphes jusqu'à l'édition posthume. La même analyse est appliquée aux différents choix orthographiques adoptés par le traducteur.

Enfin le chapitre VI, "Fonti italiane e francesi della *Divine Comédie*" constitue la tentative de répondre au souhait exprimé par Pézard sur la recherche des différentes sources italiennes de l'oeuvre de Dante ainsi que des traductions françaises déjà existantes qui ont pu faire autorité auprès de Lamennais. S. Martini tient compte des différentes éditions du texte de la *Divina Commedia* citées dans l'inventaire de 1836 ainsi que dans l'"Introduction" et les "Notes" à l'édition posthume de 1855. Les suppositions, du reste fort nombreuses, se fondent essentiellement sur la comparaison de toutes les sources ainsi repérées, dont l'abondance d'exemples illustre entre autres la démarche méthodologique.

Le deuxième ouvrage est une suite et un complément du premier; rédigé avec la même rigueur critique, il se présente comme une collation érudite et minutieusement détaillée de toutes les variantes des différentes sources, manuscrites et imprimées, de la traduction ("varianti di lezione, esegetiche suggerite, ritmiche, ritmico-consonantiche, consonantiche, consonantico-letterali, letterali, di concisione, esegetico-espressive, esegetico-emendative; errori, omissioni, peculiarità stilistiche, peculiarità psicologiche"). Le cheminement méthodologique et le résultat de cette enquête pourront intéresser plus particulièrement les spécialistes de l'approche philologique.

Il faut encore mentionner la présence en fin de volume de quelques considérations de Lamennais sur l'art et le beau ainsi que sur la valeur et les limites de l'exercice de la traduction, pouvant orienter d'éventuelles études ultérieures. Une bibliographie détaillée et un index des noms complètent utilement les deux ouvrages.

Roberto Barbone

Hans-Jost Frey, *Der unendliche Text*, Frankfurt a. Main, Suhrkamp, 1990

Der Titel dieses Buches ist zugleich dessen Programm, das es mit äusserster Konsequenz durchhält. Konsequenz sein heisst hier, dass der unendliche Text über die Grenze des einen Buches hinaustreibt. Jedes Buch, so lautet das Programm, werde in sich selbst unendlich durch die zahllosen Anschlussmöglichkeiten, die es für andere Texte schafft. Seine innere Grenze findet der Text lediglich in der Lektüre, die ihn aufschliesst. Im Vorwort dieses Buches wird so gleich das Problem der Grenzziehung angegangen, das gewissermassen politischen Charakter besitzt: "Da keine Literaturtheorie an eine Einzelsprache gebunden sein kann, ist – in Umkehrung der herrschenden akademischen Verhältnisse – eine Literaturwissenschaft, die sich durch Sprachgrenzen definiert, in höherem Masse legitimationsbedürftig als eine, die sie überschreitet" (7). Obwohl die vorgebrachte Argumentation stringent ist, dürfte sie allenthalben zumindest halboffene Türen einrennen. Doch *Der unendliche Text* ist von Anfang an dazu angelegt, grenzüberschreitend alle Doktrinen zu unterlaufen: Wie jeder

Dogmatismus, sei auch das geschlossene Werk eine dogmatische Vorstellung, bedingt durch die Angst vor dem, was aussen vor bleibt. Umgekehrt, so muss ergänzt werden, kann die offene Werkform ebenso dogmatisch sein, wenn sie das Ausgeschlossene in sich einschliesst, ohne sich ihm auch anzuschliessen. Wie auch immer gewendet, liegt doch jeder dogmatischen Werkkonzeption die Vorstellung von der Vollendung des Werks zugrunde. Die Grenze dieser Vollendung eines Textes sieht der Verfasser in den intertextuellen Beziehungen. Er versteht den Text aus seinen Beziehungen zu anderen Texten: Es gilt die für dieses Buch zentrale These, “wonach die Textbeziehung als Text zu lesen sei” (8). Unschwer zu erraten, dass eine solche methodisch eingesetzte Metapher, welche Textbeziehungen selbst einen “Text” nennt, den herkömmlichen Textbegriff dezentrieren muss. Von der Metaphorik dieser operationalisierten Begriffsdoppelung geht in der Folge eine subversive Lektüre aus: Sie lässt die Begrenzung des abgeschlossenen Textes auf andere Texte hin aufbrechen, hält Grenzen auch textimmanent offen und löst so die gewaltsame Vorstellung der Werkvollendung in eine unendliche Beziehbarkeit von Texten auf. *Der unendliche Text* ist als Programm wie als Buch ein Plädoyer für grenzenlose Inter- und Intra-textualität: *Intertextualität*, verstanden als Beziehung *zwischen* Texten, die selbst als Text gelesen wird, verschränkt sich dabei mit den Beziehungen von Texten *im* Text, verstanden als *Intratextualität*. Gewiss, oft lesen sich manche Passagen in diesem Buch wie fein durchdachte Übungsstücke zur formalen Logik. Etwa diese chiasmatische Satzfigur: “Ein Text wird in der Beziehung mit einem anderen mehr als er ist. Seine Grenze öffnet sich auf dieses Mehr als auf das, was von ihm her gesehen ein Zuviel ist. Umgekehrt ist der fragmentarische Text weniger als er sein sollte. Er erreicht sich nicht ganz und ist bezüglich dem, was er als ganzer wäre, ein Zuwenig” (11). Der Text relativiert seine Dimensionen und verhält sich stets reziprok, wenn er als Funktion von anderen Texten gelesen wird. In der Beziehung zueinander bilden die Texte eine unabschliessbare Form; die Reziprozität aller denkbaren Texte bringt Unsummen hervor. Tatsächlich kann gesagt werden, dass dort, wo zwischentextliche durch inner-textliche und innertextliche durch zwischentextliche Beziehungen erklärt werden, der Text, der formalen Logik gehorchend, in jedem Fall ein unabschliessbares System bildet. Ein Satz über die Unabschliessbarkeit von Texten kann – bleibt man der Logik verpflichtet – durch keinen einzelnen Text abschliessend bestimmt sein. Dieses Buch macht darauf die Probe, um den Preis seiner Geschlossenheit. Dabei zeigt sich, dass der Buchtitel *Der unendliche Text* eigentlich eine Variation auf das Thema des Fragmentes bildet. Denn unfertig und logisch unabschliessbar sind der unendliche Text und das Fragment gleichermaßen. Beide entziehen sich der endgültigen Beherrschbarkeit durch die Interpretation. Dass derart allgemeine Aussagen über die “Unfertigkeit des Textes” und dessen interpretatorische Unbeherrschbarkeit nicht ins Unverbindliche abgleiten, dafür sorgt eine mit äusserster Präzision gehandhabte, wiewohl auch schlichte und umstandslose Sprache des Zürcher Komparatisten Hans-Jost Frey.

Bei alledem streitbar, entkräftet der Verfasser den notorisch wiederkehrenden Vorwurf, eine intra- und intertextuell angelegte Studie, die sich über die Chronologie der Texte hinwegsetzt, müsse zwangsläufig unhistorisch sein. Er wendet dagegen ein, Texte seien nie vergangen und würden sich mit der Tradition ihrer Lektüre erneuern. Eine Literaturgeschichte, die Texte wie Fakten chronologisch festschreibt und registriert, müsse das Literarische ihres Gegenstandes verfehlen. Demgegenüber betrachtet Frey die Tradition selbst als unendlichen Text, „dessen Teile die Texte sind“ (9). Die Veränderung der Beziehung, welche die Texte zueinander einnehmen, ist die Geschichte dieser Texte, die zwangsläufig so unfertig bleiben muss wie ihr Gegenstand. Zur Tradition der Vergleichenden und Allgemeinen Literaturwissenschaft selbst, zählt das begriffliche Instrumentarium, dessen sie sich bei der Lektüre bedient. Dieses Buch befasst sich mit dem grundlegenden Charakter solcher Begriffe, der darin liegt, dass literaturwissenschaftliche Begriffe im Grunde veränderlich sind. Besagtes Grundvokabular der Komparatistik wird in verschiedenen Titeln aufgenommen: Das Buch ist in die Themenbereiche „Textbeziehung“ und „Unabschliessbarkeit“ aufgeteilt, in die wiederum die klassischen Topoi der Komparatistik eingeordnet sind: „Übersetzen“, „Zitieren“, „Ändern“ und „Deuten“ – alles Basistechniken der textwissenschaftlichen Beziehungsarbeit. Diese stellen sich als veränderliche Grössen dar, worin die Variabilität der Relationen von Original und Übersetzung, Teil und Ganzem, Text und Kontext eine Bedingung für die konstruktive Unausschöpfbarkeit der damit gelesenen Texte bildet. Dabei stehen „Schleiermachers Übersetzungstheorie“, Celans Shakespeare-Übertragungen und die „Zwischentextlichkeit bei Celan“ ebenso unter dem Aspekt der „Textbeziehung als Text“, wie die „Textrevision bei Hölderlin“ und „Der Name der Sünde“ bei Blake und Milton. Unter den Rubriken, die in dem Themenbereich „Unabschliessbarkeit“ figurieren („Widersprechen“, „Aufzählen“, „Versuchen“, „Spielen“), lässt erst eine genauere Lektüre erkennen, dass es auch hier um grundlegende literaturwissenschaftliche Fragen geht, namentlich um das Gattungsproblem von Fragment, Elegie, Erzählung und Essay sowie am Ende – vor dem „Anhang“ – ums Theater: „Pascals Wette“, „Rilkes Kindheitselegie“, „Flauberts Monotonie“ und „Musils Essayismus“ thematisieren je das Gattungsproblem und stellen sich seiner Lösbarkeit quer, indem in ihnen stets aufs neue die Unabschliessbarkeit der Beziehung von Texten in- und aufeinander fortwirkt. Nur das letzte Kapitel über das „Spielen“ tanzt hier etwas aus der Reihe, weil ja Spielen nicht im Ernst ein grundlegendes Begriffsinstrument der Literaturwissenschaft sein kann. Oder vielleicht sogar doch, im radikalen Sinn dieses Buches. Denn wer wie der Autor mit den Spielregeln spielt, setzt den konstitutiven Gegensatz von Spiel und Regel aufs Spiel und macht so mit dem Spielen ernst.

Jedem Kapitel ist eine sentenzhafte Einleitung vorangestellt, die den Hang ihres Verfassers zur emblematischen Fokussierung ausdrückt. Beispielsweise den Aphorismus: „Ähnlichkeit ist gegenseitig“ (25). Zu lesen im Vorspann zur

Kritik von Schleiermachers Aufsatz *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens*, einem Text, dessen innerstes Anliegen es ist, die Zwei- oder Mehrsprachigkeit des Übersetzers zu bekämpfen, denn, so Schleiermacher, „er schwebt haltlos in unerfreulicher Mitte“ (zit. n. 34). Der Übersetzer hätte Schleiermacher zufolge entweder dem Leser die Fremdheit des Originals oder das fremde Original so zu vermitteln, „wie es sein würde, wenn der Verfasser selbst es ursprünglich in des Lesers Sprache geschrieben hätte“ (zit. n. 30). An dieser bekannten Formulierung setzt Freys Lektüre mit der Begründung an, der zweisprachige Übersetzer stehe nicht zwischen Original und Leser, sondern sei „der Autor des Originals in der Sprache des Lesers“ (ebd.). Würde so die Übersetzung zum Originalwerk, dann wäre der Übersetzer ein Doppelgänger des Autors. Das hiesse wiederum nichts anderes, „als dass Autor und Übersetzer zum zweisprachigen Autor werden, der doppeltgeht, und dass beide dem Verdacht ausgesetzt sind, Gespenst zu sein“ (36). Die Metapher des „Gespenstes“ steht hier für ein Zwiegespräch inmitten einer allgemeineren Sprache als der Einzelsprache: „Die Sprache ist nicht *eine* Sprache“, betont Frey, „aber jede Sprache ist eine Erscheinungsweise von Sprache“ (32). In der Tat liest er den Aufsatz Schleiermachers *Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens* mit Benjamins „doppelsinniger“ Frage nach der Übersetzbarkeit eines Werkes innerhalb einer messianisch gedachten Sprachverwandtschaft der „reinen Sprache“ (*Die Aufgabe des Übersetzers*). Indem er sozusagen Schleiermacher mit Benjamin einkreuzt, kann Frey sagen, Original und Übersetzung seien „nicht einfach zwei Texte, sondern Teile eines übergeordneten Textes, der ihre Beziehung zueinander ist“ (25). Dass es ihm philologisch durchweg ernst ist mit der Lektüre verschiedener Sprachen als einen übergeordneten Textzusammenhang, bezeugen überdies seine eingehende Lektüre des Echspiels zwischen Shakespeare und Celan, der Milton-Zitate bei Blake sowie seine vergleichende Untersuchung sowohl zur selbstwidersprüchlichen Konstitution des Unsagbaren in Pascals Gottesbegriff und Rilkes „Kind“ als auch zur suspendierten Finalität des Erzählens bei Flaubert und Musil. Nicht zuletzt finden sich im Anhang längere Passagen von Blake und Pascal angeführt und übersetzt. Das Buch vereint zum Teil bereits publizierte Aufsätze, die bis 1986 (*Colloquium Helveticum*, 3) zurückreichen.

Ein Text ist seiner Lektüre ausgeliefert, aber dem Leser deswegen nicht auch verfügbar. Wer die Spielregeln des Textes nicht mitspielt, spielt ohne ihn. Wer indessen wie der Verfasser lesend mitspielt, ist dem Spiel des Textes schon verfallen. Zur Spielsucht hält ein einleitender Aphorismus fest: „Die Sucht sucht das Spiel spielend zu erhalten“ (262). So spielerisch schreiben heisst eine eigene Form der Lektüre finden. Dieses Spiel will Freys Lektüre aber keineswegs vertreten. Der denkerische Gestus dieser Lektüren meidet jegliche Art des Vertretens, der Stellungnahme und der Entscheidung, es sei denn einer Entscheidung für die Unentschiedenheit. Und selbst dort, wo Unentschiedenheit zu einem wie auch immer prekären Standpunkt zu werden droht, wird sie nicht privilegiert. Es

wäre falsch, diesem Buch deswegen das Etikett "Dekonstruktion" anzuhängen. Dazu hat es zuviel eigenen Sinn. Aber bodenlos beunruhigend ist es allemal. Ein Buch, das man anfängt und ohne Ende wird für seine Leser; ein Text, der anschliessbar bleibt bis zum letzten Wort. Es steht im Gespräch mit anderen genauso wie mit sich selbst. Sein Dialog ist unerschöpflich *per definitionem*, indem kein Text seine Beziehung zu anderen jemals gänzlich beschreibt. Dass freilich jeder Rede etwas davon fehlt, woran sie anschliesst, das hat Hans-Jost Frey schon zu Beginn seines Prosabandes *Unterbrechungen* (1989) angesprochen: "Das Gemeinsame könnte einer von uns für beide sagen. Dazu brauchen wir keinen Dialog."

Roger W. Müller Farguell

